

DEWEY COMMUNAUTARIEN ?

1) Une communauté des fins partagées et non du sol ou du sang :

Lorsque les conséquences d'une activité conjointe (*conjoint activity*) sont jugées bonnes par toutes les personnes singulières qui y prennent part (*who take part in it*), et lorsque la réalisation du bien (*the good*) est telle qu'elle provoque un désir et un effort énergiques pour le conserver uniquement parce qu'il s'agit d'un bien partagé par tous (*a good shared by all*), alors il y a communauté (*there is in so far a community*).

[...]Nous naissons comme êtres organiques associés avec d'autres, mais nous ne naissons pas comme membres d'une communauté / *We are born organic beings associated with others, but we are not born members of a community.*

John Dewey, *The Public and its Problems*, chap. 5 « Search for the Great Community », p.148-149 et 154.

2) La communauté selon Dewey et Tuft :

La valence positive du « bien commun » est suggérée par l'idée de partager, de participer – une idée impliquée dans l'idée même de *communauté*. Partager un bien ou une valeur qui la rendent qualitativement sociale n'est pas la même chose que de diviser une chose matérielle en parties physiques. Participer c'est *prendre part, jouer* un rôle. Il s'agit là de quelque chose d'actif, qui engage les désirs et les buts de chaque membre. Son analogue pertinent n'est pas l'opération physique de division, mais le fait de prendre part à un jeu, à une conversation, à un drame, à une vie de famille.

John Dewey and James Tuft, *Ethics* (1908/1932)

3) La transformation des satisfactions individuelles en biens communs

La révolution scientifique s'est produite quand on a jugé problématique le matériau résultant d'une expérience directe et non contrôlée ; que l'on y a vu un matériau qui devait être transformé en objets connus par le moyen d'opérations réflexives. [...] [De même] sans l'intervention de la pensée, les satisfactions sont, non pas des valeurs, mais des biens problématiques, qui deviennent des valeurs lorsqu'ils sont réélaborés sous une forme autre, sous l'influence d'un comportement intelligent...

Dire que quelque chose – quelque chose qui existe déjà - nous procure une satisfaction revient à énoncer un fait : ce n'est pas se prononcer sur la valeur de ce fait. Il n'y a pas de différence entre une telle proposition et celle disant que telle chose est sucrée ou acide. C'est juste correct ou incorrect, voilà tout. En revanche, faire d'un objet une valeur revient à affirmer qu'il satisfait ou remplit certaines conditions. [...] Ainsi se profile notre principale proposition : *les jugements sur les valeurs sont des jugements sur les conditions et les résultats des objets dont on fait l'expérience ; des jugements portant sur ce qui devrait régler la formation de nos désirs, de nos affections et de nos satisfactions...*

Viendra un temps où il semblera étrange qu'à notre époque nous nous soyons donnés tant de mal à contrôler, par tous les moyens dont nous disposons, la formation des idées portant sur les choses physiques, même celles qui sont les plus éloignées des préoccupations humaines, tout en nous contentant de croyances hasardeuses, s'agissant des qualités d'objets qui déterminent nos intérêts les plus profonds ; que nous ayons été soucieux de méthodes de formation des idées concernant les objets naturels, pour faire preuve de dogmatisme ou nous laisser mener par des considérations immédiates au moment d'en formuler à propos des valeurs. Il y a, sinon explicitement, du moins par voie d'implication, une idée très courante qui consiste à penser que l'on possède déjà une bonne connaissance des valeurs et que la seule chose qui nous fasse défaut c'est la volonté d'en tenir compte à la mesure de leur mérite. En fait, le manque le plus criant ne se manifeste pas tant au niveau de la volonté d'agir en fonction de biens déjà connus que dans la volonté de savoir ce qu'ils sont.

John Dewey, *La quête de certitude*, 1929, chap. 10 « La construction du bien », p. 274-284.